

*« L'Ouvreuse ... » est une nouvelle écrite par les personnes âgées accueillies au sein des Résidences de Bellevue, EHPAD à Bourges (18) et Loïc PIERONI, animateur multimédia.*

*Ensemble, ils ont tenu à participer au **Prix Jean Lescure** et vous présente leur production :*

# L'Ouvreuse

## **1. Salle de cinéma... Intérieur Soir. 1948.**

Inspection millimétrée des allées pour que tout soit impeccable. Contrôle de ma lampe électrique afin d'éclairer les spectateurs, au propre comme au figuré. Remplissage du panier en osier et époussetage de mon habit de lumière. Je suis prête pour ma première séance. Une bonne préparation, c'est l'assurance de passer une agréable projection pour tout le monde m'a répété hier le directeur lors de mon embauche. Ce qui signifie que si tout est correctement vérifié en amont, je pourrai profiter pleinement du film et j'y compte bien. Car ce soir, nous jouons le film « Les Chaussons Rouges » dans une incroyable version Technicolor de toute beauté, paraît-il. Derniers ajustements. A l'instar des grandes chanteuses lyriques, je fais mes vocalises à moi. Eclaircissements de la voix pour scander un « Chocolats glacés, bonbons acidulés, caramels mous ! » mélodieux et aguicheur. C'est parti. J'exécute la chorégraphie méthodiquement répétée avec ma collègue tout à l'heure. Pirouettes et arabesques pour me faufiler dans les allées. Entrechats pour accéder jusqu'au balcon puis ronds de jambe pour remercier mes charitables

donateurs. Tout se passe à merveille. Mes confiseries remportent un franc succès et, chose non négligeable, les pourboires sont plus que généreux. Les spectateurs ont été tous installés sans encombre et je constate que la salle est comble pour mes débuts. Je risque d'y prendre goût... Fière de ma prestation, je m'assieds à la place qui m'est réservée avec la satisfaction du devoir accompli et l'irrépressible envie de découvrir enfin le chef d'œuvre annoncé. C'est avec une pointe d'amusement que je me remémore cette phrase d'un poème de César Vallejo : « Bienheureux celui qui s'assoit ». Une phrase qui trouve sa pleine justification ici et maintenant.

Maelström cacophonique, improbable fusion de stridents borborygmes et d'assommantes onomatopées. Piétinements qui toussent et chuchotements qui éternuent produisent une illustration désynchronisée du calme avant la tempête. Le « Chut ! » quasi systématique ne va pas tarder à s'élever en guise de ponctuation. Ce fameux « Chhhhhhhut ! » à la durée exagérée par le souffle crispant des deux premières lettres, comme scandé par quelque cigale impatiente atteinte d'un pneumothorax. Ce « Chhhhhhhut !!! » dont on essaye de deviner par qui il a pu être lancé sans qu'on ne le sache jamais. Puis les lumières s'évaporent et le velours engloutit. Le silence se fait et les yeux s'accommodent.

La séance de cinéma, amputée de ces rituels inconscients, ne pourrait être ce qu'elle est. En tant qu'ouvreuse, je participe à cette obscure et folklorique enveloppe. Simple rouage désuet aux yeux de certains ou indispensable mystagogue selon mon cinéphile de mari, je me retrouve plus volontiers dans cette

deuxième proposition. J'aime en effet assez l'idée, et je ne suis pas la seule, que mon rôle n'est pas vain. Une fonction marginale légitimée par son imbrication dans cet univers onirique. L'ouvreuse, comme une synecdoque du septième art en guise d'apothéose...

Ca y est : les escadrons de poussières dansent dans le filet lumineux s'échappant de la cabine de projection. L'addition magique du rêve contenu dans quelque cortex visionnaire et des halogénures d'argent qui recouvrent la pellicule va permettre le saut dans l'inconnu.

## **2. Salle de cinéma... Intérieur Nuit.**

Deux heures de ma vie viennent de s'écouler. Dieu que c'est passé vite... Les lumières se rallument timidement sur une salle stupéfaite. Saisissant contraste entre la relative indiscipline constatée juste avant la projection et le religieux silence qui règne désormais. A l'instant même où cette idée traverse mon esprit, un bruit assourdissant enrobe la salle devenue soudainement trop petite pour réfréner une telle clameur. C'est un tonnerre d'applaudissements qui s'échappe des allées jugées hâtivement trop sages. Les gens se lèvent pour réserver un triomphe à l'œuvre qui vient de bousculer leur vie et je me joins à eux pour célébrer le génie des créateurs absents. Puis après cette incroyable ovation, les gens se massent vers la sortie à laquelle je me suis postée pour leur adresser mon au revoir.

Ils sont tous partis à l'exception de cette dame à la démarche maladroite qui s'avance vers moi. Elle a facilement l'âge d'être ma grand-mère et son dos voûté rend son ascension délicate. C'est pourquoi je vais spontanément à sa rencontre afin d'apaiser son inconfort et de lui offrir un appui salvateur. Je l'aide de mon mieux et nous gravissons ensemble les dernières marches conduisant à la sortie.

- Tout va bien, Madame ?

Elle ne semble pas réagir à ma question, visiblement perdue dans ses songes. Je ne sais pas trop quoi en penser mais je ne veux surtout pas l'importuner ou pire encore, la contrarier. Je me risque malgré tout dans une nouvelle tentative de contact.

- Alors, qu'avez-vous pensé du film, Madame ?

Pensive et éthérée derrière ses yeux pétillants, elle finit par lâcher après quelques secondes : « C'est beau... ».

Ca l'est tout autant de contempler la béatitude d'un spectateur sous le choc après ce qu'il vient de voir. Il flotte ce soir là un voile vaporeux après cette séance. Lorsque les tout premiers mots ne sont échangés que quelques minutes après la fin du film, hors de la salle, c'est qu'il s'est passé quelque chose. Or ce soir, je suis prête à parier que cette vieille dame réservera la primeur de ses commentaires au chauffeur de taxi qui la ramènera chez elle. Un bon quart d'heure après le « c'est beau... » qu'elle vient de m'adresser. Oui, ce soir il s'est passé quelque chose.

### **3. Maison de retraite... Intérieur jour. 2012.**

C'est à partir de cette séance que la question rituelle fut adoptée. « Qu'avez-vous pensé du film ? ». La même question posée pendant des décennies à la dernière personne quittant la salle après une séance. En retour, j'ai pu compiler un inventaire exhaustif des épithètes offertes par le vocabulaire et des expressions que peut produire un visage. Des mines déconfites en gros plan et travelling avant sur du « Scandaleux ! ». Zoom sur un air salement dubitatif et un « Incompréhensible... » en plan américain. Un large sourire apparaît en fondu enchaîné et on entend un « Magnifique ! » en hors champ.

Stupéfaction jamais démentie de constater à quel point réalité et cinéma peuvent s'entremêler pour donner lieu à d'étranges feux d'artifice cognitifs.

Au fil de ma carrière, j'ai combattu d'immondes longs métrages en tirant moult spectateurs de leur torpeur affligée. Je me suis également saoulée de bonheur en communiant avec des salles déjà ivres. Puis, après une quarantaine d'années de bons et loyaux services ponctués d'émotions insensées, j'ai gagné une retraite quelque peu anticipée.

Victime collatérale de la mort de l'entracte. Assassinée par l'augmentation des charges sociales. Laisée exsangue par la prolifération des distributeurs de popcorn. Tel un phoenix récalcitrant, je n'ai pourtant jamais disparu de la mémoire collective. Quoiqu'il en soit, j'ai pu vivre la vie dont j'ai toujours rêvée. Une vie plus belle que nature. Une vie en Cinémascope Technicolor. Et je ne suis

malheureusement pas persuadée que mes nouveaux colocataires puissent tous en dire autant.

Soixante quatre années se sont écoulées depuis cette première séance. Je suis en maison de retraite. Aujourd'hui une projection est organisée à la salle polyvalente, comme tous les premiers mardi de chaque mois. Je suis allée chez le coiffeur hier et je me suis maquillée tout à l'heure. Exactement comme je l'ai fait lors de ma première séance, parce qu'il n'y a aucune raison que cela change. La séance a lieu à 14h30, dans dix minutes. Alice, l'animatrice qui connaît tout de ma vie, m'accompagne. J'entre dans la salle et je prends conscience à ce moment précis de ce que l'on appelle « l'ironie du sort ». Je dois trouver une place à laquelle m'asseoir alors même que j'ai occupé la majeure partie de mon temps à en trouver une pour les autres. Chercher sa place, la trouver, la perdre pour mieux la retrouver... Peut être bien que la vie n'est qu'une histoire de place mais elle ne laisse que peu de place au hasard. Alice me trouve une place dégagée, parfaite pour la cinéphile que je suis et que je resterai. Alice, en plus de tout le reste, c'est mon ouvreuse.

La salle est maintenant pleine, mais il est inutile d'espérer l'apparition d'une véritable ouvreuse. Il n'y aura pas de chocolats glacés... Il n'y en aura plus. Il n'y aura pas non plus de « Chhhhhhhut !!! » ; la place est gratuite et les résidents peu enclins à la polémique. Concernant le programme, il a déjà été demandé depuis

longtemps et il ne peut pas me faire plus plaisir. Il s'agit du film « Les Chaussons Rouges », présenté dans une nouvelle version, encore plus belle m'a-t-on dit.

Dès les premiers instants du générique, il m'est impossible de contenir une larme. Je la sens monter puis glisser le long de ma joue, frôler la commissure de mes lèvres pour achever sa course sur le dos de ma main. Cette larme, c'est une larme de joie et de tristesse. Parce que c'est tout autant sublime que déprimant. Cette larme, c'est celle de l'enfant émerveillée que je suis restée et celle qui vient remplir un peu plus l'inextinguible torrent des souvenirs.

Il reste encore quelques pièces pour compléter le grand puzzle de la vie. Tout l'intérêt c'est de ne pas en connaître le nombre ainsi que leur forme.

Fin du film. La magie a opéré, une fois de plus. Une magie non quantifiable insensible à la chronologie. Vingt quatre fantômes par seconde en se foutant de la vérité. Car quand je suis assise dans ce fauteuil, je suis là pour la fuir. Je pourrais tout aussi bien être Judy Garland dans le Magicien d'Oz que Marcelo Mastroianni dans 8 ½. Je suis plus que jamais toute acquise à la gloire de l'éphémère et à la fragilité du temps suspendu.

Alice se propose de me raccompagner jusqu'à ma chambre. Elle m'offre son bras pour mieux assurer mes pas et je dois avouer que cette aide précieuse est la bienvenue. Je suis quelque peu éblouie par le soleil éclatant qui nous accueille à la sortie de la salle et abasourdie de n'avoir pu trouver d'écho à mes

applaudissements à la fin du générique. Suis-je donc la seule à m'être délectée de cet ébouriffant spectacle ? Peut être suis-je capable de voir des choses que d'autres ne soupçonnent pas ? L'affect entrave t'il mon discernement ? Toutes ces questions et bien d'autres encore se bousculent et m'entraînent dans une perplexité vraisemblablement perceptible. En effet, Alice, avec une pudeur que je ne lui connais que trop bien me contemple et affiche un regard inquiet.

« Je vous trouve pensive, Madame Robert... », me lance t'elle après y avoir mûrement réfléchi. Que dire, si ce n'est « On ne peut rien vous cacher mon petit, je le suis... Et je suis bien incapable de vous dire pourquoi... ».

Nous montons dans l'ascenseur et nous faisons face à la glace située au fond de celui-ci. Nous nous regardons mutuellement grâce à nos reflets renvoyés par ce miroir dont j'espère secrètement qu'il soit aux alouettes. Elle pose délicatement son bras sur mes fragiles épaules, regarde tendrement mon reflet et me chuchote : « Alors ce film, qu'en avez-vous pensé ? »

Je me fige. Les portes de l'ascenseur s'ouvrent. Ses mains pleines de chaleur enserrent les miennes pour mieux me soulager. Je sanglote. Je souris. Le même sourire que celui de la jeune fille qui offre un bonbon à Monsieur Hulot dans « Mon Oncle ». Je viens de comprendre que ce sont des larmes de joie qui coulent de mes yeux fatigués et je les offre en guise de pourboire à mon animatrice préférée. Après de longues secondes ou bien peut être de courtes heures, je lui réponds : « C'est beau... ».

*Loïc PIERONI et les Résidents de Bellevue - Septembre 2012*